

Les causes de la défaite de la France en 1940

Mise à jour 30 septembre 2013

PLAN

I- UNE SOCIÉTÉ FRANÇAISE VIEILLISSANTE ET DIVISÉE

11- Des Français sans élan et intellectuellement sclérosés

- 111- Une mentalité de repli sur soi défensif matérialisée par la ligne Maginot
- 112- Les signes intellectuels du vieillissement : Dogmatisme, attachement au passé et refus du progrès technique

12- Des Français très divisés politiquement

- 121- La montée des idéologies (extrême-droite, communisme) concurrence le patriotisme
- 122- La division pilotée de l'étranger : Moscou, Berlin, Rome
- 123- Un pouvoir politique instable et indécis face à Hitler

13- Le combattant français de 1940 s'est-il battu ?

- 131- L'image qui est restée dans les esprits : la panique de Sedan et la débâcle finale
- 132- L'autre réalité : des pertes très élevées avec 55 000 tués et 200 000 blessés en 45 jours
- 133- Quel rôle pour quelles trahisons ?

II- UNE PRÉPARATION DE LA GUERRE TARDIVE ET INADAPTEE

21- L'échec de la politique étrangère française des années trente

- 211- Les occasions ratées faciles : Rhénanie 1936, Munich 1938.
- 212- La France privée d'allié continental solide (au contraire de 1914)

22- Un réarmement trop tardif

- 221- Les données chiffrées comparées françaises et allemandes
- 222- Les vraies insuffisances françaises : l'aviation, la DCA, les armes antichars, la radio

23- Un haut commandement militaire en retard d'une guerre

- 231- Refus des idées nouvelles en France: l'armée cuirassée de de Gaulle est rejetée
- 232- Hitler impose les idées nouvelles de Guderian aux généraux conservateurs allemands
- 232- Un généralissime manquant de caractère (Gamelin) et un adjoint (Georges) affaibli physiquement

III- UNE CONDUITE DE LA GUERRE DÉFAILLANTE

31- Un plan d'opérations français aventureux qui facilite une manœuvre allemande pourtant très risquée

- 311- Comparaison des plans français et allemand (carte)
- 312- La faiblesse en effectifs du centre français, sur la Meuse
- 313- La surcharge pondérale de la ligne Maginot (en divisions)
- 314- Une hérésie très grave : on n'a presque pas de réserves stratégiques !

32- Les deux grandes occasions ratées : l'offensive en Sarre et la contre-attaque sur le flanc des panzers

- 321- Occasion ratée en Sarre et pourrissement moral durant « la drôle de guerre »
- 322- Pourquoi la contre-attaque française sur le flanc des Panzers n'a jamais eu lieu

33- Ultime occasion ratée : « L'étrange » décision de ne pas se replier en Afrique du nord transforme la défaite en désastre

- 331- Une retraite vers la Loire sans but et sans plan
- 332- Une décision due aux divisions politiques de l'avant-guerre ?

Bibliographie sommaire:

Marc Bloch : *L'étrange défaite*, Paris, Gallimard, 1990. **Jean-Baptiste Duroselle** : *Politique extérieure de la France : la décadence (1932-1939)*, Paris, Imprimerie Nationale, 1982. **Charles de Gaulle** : *Le fil de l'épée et autres écrits*, Paris, Plon 1994. **La France et son Armée**, Paris, Plon 1938. *Vers l'armée de métier*, Paris, Berger-Levrault, 1934. **Karl-Heinz Frieser** : *Le mythe de la guerre-éclair. La campagne de l'Ouest de 1940*, Paris, Belin 2003. **Colonel Alphonse Goutard**, *1940 la guerre des occasions perdues*, Paris, Hachette, 1956. **Major Eddy Bauer** : *La guerre des blindés*, Paris, Payot 1962. **Henry Dutailly** : *Les problèmes de l'Armée de terre française 1935-1939*, Service historique de la Défense, 1980. **Général Georges Buis** : *Les fanfares perdues*, Paris Le Seuil, 1975. **Stéphane Ferrard** : *Les matériels de l'armée de terre française*, Charles-Lavauzelle, 1982. **Contrôleur général Robert Jacomet** : *L'armement de la France 1936-1939*, Paris, Les éditions Lajeunesse, 1945.

Introduction

« La France est morte au champ d'honneur en 1918 ». Cette terrible phrase du grand historien britannique Arnold Toynbee, traduit bien l'impression profonde produite dans les esprits à l'étranger par le spectacle d'une France des années trente inerte face à la montée en puissance de l'Allemagne nazie, puis s'effondrant brutalement dans une campagne militaire de 45 jours, du 10 mai au 25 juin 1940. Un événement qui fut considéré comme incompréhensible par beaucoup, après la tenace et victorieuse lutte de nos poilus en 14-18 sous les ordres d'hommes exceptionnels tels Clemenceau Joffre et Foch. En France, le traumatisme a été extrêmement profond et a laissé des traces dans notre conscience collective jusqu'à aujourd'hui. Il a d'ailleurs été aggravé par le discours politique culpabilisateur du régime de Vichy. Sans insister sur la mentalité de « perdant » et la propension à « l'auto-flagellation » que beaucoup d'observateurs ont relevé dans l'esprit français de la seconde moitié du XX^e siècle, il n'est que de voir les accusations récurrentes que se lancent les hommes politiques de gauche et de droite sur le sujet de la défaite. Pour les uns c'est la bourgeoisie française – politiques et militaires confondus- qui a trahi le pays par haine de classe, et l'on agite le spectre de la « cinquième colonne ». Pour les autres, l'affaire est claire : le pacifisme de la Gauche, les 40 heures du Front populaire et les sabotages communistes dans les arsenaux sont les causes de la défaite, par affaiblissement de l'esprit de défense et retard du réarmement français face à Hitler. Constatons au passage que ce vieux cri de « trahison ! » avait déjà retenti au soir de la bataille de Waterloo... Les explications passionnelles sont rarement pertinentes en histoire, surtout s'agissant d'un sujet complexe qui implique l'action de millions d'hommes. C'est pourquoi il faut aller plus loin que les raccourcis polémiques et examiner de près tous les facteurs qui ont pu influencer sur le résultat final, en n'oubliant rien et en soupesant soigneusement leur importance respective.

Traditionnellement, l'on distingue trois facteurs qui influent sur le déroulement d'une guerre : le facteur humain (cohésion nationale, moral) ; la préparation (alliances, armement etc.); les décisions du commandement sur le terrain. Il va être fait appel ici à ce schéma d'analyse classique et éprouvé pour répondre à la question posée.

La guerre est une épreuve de vérité cruelle pour une société, un grand révélateur de ses forces et de ses faiblesses. Celle de 14-18 avait montré à tous l'incroyable force d'âme du « citoyen-fantassin » français de l'époque : un être rustique, infatigable dans les marches et solide au feu, que les batailles de la Marne et de Verdun ont immortalisé. La société française des années trente était-elle capable de produire des combattants -de tous grades- aptes à affronter ceux de Hitler ? C'est pour répondre à cette question que cette étude sur les causes de la défaite de 1940 s'ouvrira par une première partie intitulée « Une société française vieillissante et divisée », où il sera examiné la pertinence de l'explication sociologique, et aussi l'hypothèse de la trahison. Mais une guerre cela se prépare, en se ménageant des alliés, en développant un programme d'armement, en mettant sur pied une doctrine d'emploi conforme aux réalités du moment. C'est pourquoi nous verrons dans une deuxième partie que nous nommerons « Une préparation de la guerre trop tardive et inadaptée » en quoi les décisions politiques et stratégiques des dirigeants français des années trente ont pu être négatives. En somme, la réponse à la

question suivante sera apportée : le pouvoir politique a-t-il donné à l'armée française les moyens d'affronter l'armée allemande à armes égales? Enfin, dans la troisième partie, « Une conduite de la guerre défaillante », les causes opérationnelles et tactiques de l'échec seront examinées. L'affaire était-elle entendue dès le déclenchement de la guerre, et l'échec français inéluctable ? Ou restait-il des possibilités de victoire qui auraient été gâchées par de mauvaises décisions des acteurs militaires sur le terrain ? C'est là que la réponse à cette question sera apportée.

I. UNE SOCIÉTÉ FRANÇAISE VIEILLISSANTE ET DIVISÉE

11- Des Français sans élan et intellectuellement sclérosés

Base : livres de Marc Bloch *L'étrange défaite* et de Duroselle *Politique étrangère de la France*.

111- Une mentalité de repli sur soi défensif matérialisée par la ligne Maginot

Ce point fut bien analysé par Marc Bloch dans son ouvrage « L'étrange défaite » : Il décrit une bourgeoisie « aigrie » incapable de comprendre « l'élan des masses vers l'espoir d'un monde plus juste », qui considère que le régime politique est « corrompu jusqu'aux moelles », et le peuple « dégénéré ». Il critique aussi les syndicats ouvriers et de fonctionnaires, braqués sur leurs « petits sous », sur « les profits du présent » auxquels se bornaient leurs regards, et sur un pacifisme incapable de distinguer « entre le meurtre et la légitime défense ». Il fustige l'université et les grandes écoles où règne les « fils de notables », la cooptation et aussi « routine, bureaucratie, morgue collective ». Il pointe du doigt un enseignement voué au bachotage et méfiant envers l'initiative et l'observation. Et pour finir il se montre très critique envers un Etat-major de l'Armée enfermé derrière « un mur d'ignorance et d'erreur » en désaccord avec la vie politique du pays et dont les chefs « ont estimé très tôt naturel d'être battus ».

Cette France sclérosée et repliée sur elle-même que décrit Marc Bloch trouve son origine à l'évidence dans un fait du passé incontournable : le poids écrasant en pertes humaines qu'a subi ce pays lors de la guerre de 14-18 : 1,4 millions d'hommes tués, plus de 700 000 estropiés, sur une population de 40 millions d'habitants avec le facteur aggravant que ces pertes ou ces mutilations touchaient les classes d'hommes jeunes. Rappelons aussi l'effondrement du moral en 1917, dû aux attaques dictées par un commandement trop peu sensibles aux pertes. La « personne » France est comme un être vieilli et usé par les épreuves, devenu sceptique et soucieux avant tout de son confort, qui veut la paix pour panser ses blessures. L'Allemagne a certes subi des pertes du même ordre, mais ses pertes étaient proportionnellement moins fortes en raison de sa population plus nombreuse. N'oublions pas non plus un fait énorme : la guerre à l'ouest s'est déroulée toute entière en France, avec son immense cortège de destructions de toutes sortes, qui ont frappé la population civile, les maisons et les immeubles d'habitation, les infrastructures de communications, les mines, les centres industriels, que les réparations payées partiellement par l'Allemagne après la guerre n'ont pas compensé. En Allemagne, qui n'a pourtant pas connu de destructions sur son sol, le souvenir de l'hécatombe reste très vif à un point tel que le déclenchement de la guerre en 1939 ne provoque pas d'exaltation guerrière, loin s'en faut ! Le défilé d'une panzerdivision dans les rues de Berlin se fait dans un silence de mort, ce qui suscite la colère de Hitler ! On festoie dans les cafés berlinois, à la grande fureur de Goebbels, quand le 10 octobre 1940 une rumeur fausse fait état d'un arrangement de dernière minute avec les Britanniques qui permettrait d'éviter la guerre.

En France, durant la drôle de guerre, on finit par croire, dans les cantonnements -et le commandement laisse faire- qu'il n'y aura pas de guerre, que l'Allemagne va s'effondrer de l'intérieur, que Hitler va être chassé du pouvoir, etc. On veut le croire ! Ce qui a un effet démobilisateur. Le commandement, au lieu de réagir face à ces ferments de relâchement moral, fait montre d'une grande passivité pendant la drôle de guerre avec des troupes trop souvent livrées à elles-mêmes, qui noient dans l'alcool leur ennui et que l'on tente de distraire par le théâtre aux armées, au lieu de pousser l'instruction du combat, notamment pour les divisions de réservistes qui en ont bien besoin. Tout cela aboutit à un

effondrement moral de nos élites, fin juin 40, quand il aurait fallu décider de poursuivre la lutte en Afrique du nord. Un symptôme : On ne relève pas d'actions de guérilla sur les flancs exposés des troupes allemandes le long des routes, comme ce fut le cas lors de l'invasion de la France en 1814 et en 1870-71, avec l'action des francs-tireurs, ou comme cela se produira en Russie en 1941 avec les partisans russes.

112- Les signes intellectuels du vieillissement : Dogmatisme, attachement au passé et refus du progrès technique

Pour faire court, ils découlent de l'amour des belles théories poussé parfois jusqu'au refus obstiné des réalités, un travers bien hexagonal, du moins dans la France contemporaine, qui est exacerbé par le manque de ressort de la société française des années trente, qui privilégie le passé, se montre méfiante envers la technique et souhaite éviter le risque. Ce prima de la théorie sur le pragmatisme découle aussi de l'influence de Descartes, le philosophe national, qui prétend dans son œuvre trouver la vérité du fond de son lit, par un « pur » effort de l'intellect, et fait partir sa démarche en posant un doute radical envers la pertinence des perceptions de la réalité provenant des organes des sens. Pour lui la pensée pure seule est digne de confiance, et c'est cet outil qui doit permettre d'aborder les problèmes pour les résoudre, en utilisant une méthode rationnelle de raisonnement. Ajoutons l'influence du catholicisme, religion révélée où les clercs interprètent la Bible à la place des fidèles (au contraire de la tradition protestante), ce qui habitue les fidèles à se réfugier dans une certaine passivité. Ces caractéristiques du « logiciel » collectif national ont pour conséquence un amour immodéré de la théorie « pure », un certain mépris envers la technique et la démarche pragmatique, une certaine soumission à l'argument d'autorité, et une pratique trop courante du mandarinate.

La résultante de tout cela sur le plan militaire coule de source : on témoigne une méconnaissance ou carrément un certain mépris pour les œuvres venant des services de Renseignement (qui sont en somme une extension des organes des sens), tenus en piètre estime en tous temps et plus encore quand ils transmettent des informations non conformes à la doctrine, comme on le verra en 39-40.

Le vieillissement des élites n'arrange pas les choses dans les années trente, avec un maintien persistant des vieilles idées. C'est particulièrement vrai dans l'Armée, où l'avancement se fait lentement, les jeunes générations d'officiers peinant à percer. Le général Buis, dans son livre *Les fanfares perdues*, a décrit avec force le tableau offert par le corps des officiers français dans les années 35-39 : « En simplifiant un peu (...) l'armée c'était, au sommet, de vieilles gloires qui se survivaient, des généraux qui avaient été « de grosses têtes » dans les états-majors de 14-18, mais qui étaient des chefs figés quand ils n'étaient pas sulfatés. Poids rarement atteint de vainqueurs patentés. En dessous, piaffait une mince équipe d'officiers généraux et supérieurs de premier ordre (...). Ces officiers étaient neutralisés par les porteurs de reliques et confinés dans des travaux d'état-major (...). L'encadrement de la troupe, c'était la couche épaisse, minéralisée, des rescapés de la Grande guerre sortis du rang, vieillis dans les grades subalternes et qui, au nom de l'expérience, des « trucs », pesaient en éteignoir sur toute une jeune génération d'officiers qui leur était confiée ».

Résultat : Dans le domaine militaire, les enseignements de 14-18 sont systématisés, traduits même en tableaux mathématiques, tant de temps pour monter une offensive, tant d'obus au mètre carré pour atteindre tel résultat, telle procédure pour contre-attaquer en colmatant d'abord, etc. Ces enseignements se fossilisent en une doctrine défensive fondée sur l'idée que les fronts continus sont inviolables, qui devient un véritable dogme qu'il ne fait pas bon mettre en doute si l'on veut faire carrière (le colonel de Gaulle en saura quelque chose à partir de 1938). Seuls les jeunes officiers adoptent les idées nouvelles de mécanisation et d'offensive vers la fin des années 30.

Citons Charles de Gaulle dans *Le fil de l'épée* (1932) décrivant l'esprit français : « *Curieux et compréhensif, il a besoin de logique, aime enchaîner les faits par des raisonnements, se fie à la théorie plus volontiers qu'à l'expérience. Ces dispositions naturelles, (...) font fleurir, chez nous plus qu'ailleurs, les « doctrines d'écoles », que leur caractère spéculatif et absolu rend à la fois séduisantes et périlleuses et qui nous ont coûté si cher.* »

Ajoutons que les Français des années trente voyagent peu à l'étranger, et sont donc peu au fait des transformations qui se produisent ailleurs.

Notons aussi une certaine méfiance paysanne envers le progrès technique : c'est apparent notamment dans la relation par les journaux locaux des défilés dans les rues de Metz de 1937 à 1939, où les

figures de haute école équestre des chefs et des troupes montées sont montées en épingle alors que le passage des chars est faiblement décrit.

12- Des Français très divisés politiquement

121- La montée des idéologies (extrême-droite, communisme) concurrence le patriotisme

En 1914 les symboles que sont le drapeau tricolore, *la Marseillaise*, les défilés militaires, la statue voilée de Strasbourg sont incontestés. Duroselle note qu'en 1936, la présence du drapeau tricolore aux fenêtres « désigne des adversaires du Front populaire. » Que « les jeunes gens qui se bagarrent dans les rues portent à leur boutonnière les uns un ruban tricolore, les autres un ruban ou une fleur rouge. » La Gauche voit d'ailleurs le danger et essaye de récupérer les symboles nationaux que sont le drapeau tricolore, *la Marseillaise* et le 14 juillet. Mais ils cohabitent avec drapeau rouge et *Internationale*.

L'organisation d'extrême droite « la Cagoule » a bien existé et a comploté dans les années trente mais son rôle dans le désastre de 40 est nul, comme plusieurs études crédibles l'ont montré. Il est vrai que Maurras déclarera éprouver « une divine surprise » devant la défaite de la France en juin 1940.

L'époque est le théâtre d'une violence dans le débat politique que l'on a du mal à imaginer aujourd'hui : l'agression et le quasi-lynchage de Léon Blum en 1934, ainsi que le suicide du ministre de l'intérieur Salengro provoqué par une campagne de presse haineuse, en témoignent.

On constate cependant un début de sursaut national après la crise de Munich, à compter de la fin 1938 et surtout au printemps 1939. Cela se voit aux foules qui viennent assister aux défilés militaires, aux décisions politiques de renforcement de l'Armée, d'augmenter les heures supplémentaires de travail dans l'industrie d'armement, au ton des articles dans les journaux, etc. Devant la guerre qui menace le pays commence à faire front malgré tout.

122- La division pilotée de l'étranger : Moscou, Berlin, Rome

Pendant la drôle de guerre, la propagande du PCF s'ajoute à la propagande allemande (pas pour les mêmes raisons) pour convaincre les soldats français que cette guerre n'est pas la leur mais celle de la grande finance internationale ou des Anglais. La propagande radio allemande pendant la guerre est dirigée par Goebbels. La propagande française est dirigée par un écrivain, Jean Giraudoux, commissaire à l'information qui ne veut pas faire d'anti-germanisme primaire. Voici une comparaison frappante des slogans utilisés de part et d'autre : Goebbels : « Les Anglais donnent leurs machines ; les Français leurs poitrines ! » Giraudoux : « L'Allemand commence à comprendre que Hitler est ce personnage de conte maudit, cet apprenti sorcier qui déchaîne les mouvements et les rouages maléfiques du monde et ne doit plus les arrêter... ». Là aussi on a une guerre de retard ! C'est au point que quand la radio française annonce un certain jour que dans une bataille aérienne 4 avions français ont abattu 12 Messerschmitts, c'est en France un immense éclat de rire. Pourtant la nouvelle est vraie ! Car nos aviateurs sont moins nombreux mais leur formation est meilleure face à une Luftwaffe créée de toutes pièces à partir de 1933. La Wehrmacht de 1940 est perçue comme invincible par les Français de 39-40 et ce sentiment faux a perduré bien après la guerre. Il n'en était rien ! Il y a eu beaucoup de bluff dans le tableau qu'Hitler a donné d'elle. Voir l'ouvrage de l'historien Allemand Karl-Heinz Frieser : *Le mythe de la guerre-éclair. La campagne de l'Ouest de 1940*, Belin, Paris, 1995. Et le livre de plus ancien du colonel A. Goutard, *1940 la guerre des occasions perdues*. Hachette. 1956.

123- Un pouvoir politique instable et indécis face à Hitler

La III^e République est un régime parlementaire qui s'est dévoyé peu à peu en un régime des partis générateur d'une instabilité politique endémique: On a en France des gouvernements de six mois (avec 107 gouvernements au total en 67 ans et 17 gouvernements successifs du 31 janvier 1933 au 16 juin 1940), tous obsédés par leur survie politique. Le gouvernement Reynaud, en pleine crise ministérielle le 9 mai 1940, est même sauvé par l'attaque d'Hitler du 10 mai! Cependant cette instabilité est compensée partiellement par le fait que ce sont souvent les mêmes hommes qui reviennent aux affaires, d'un ministère à l'autre. Par exemple, Edouard Daladier a été cinq fois Président du conseil de 1933 à 1940. Il cumule les fonctions de Président du conseil et de ministre de la Défense nationale et de la Guerre sans interruption (sous 4 ministères différents) d'avril 1938 à mars 1940. Il reste à la Défense de mars au 18 mai 1940. Ce qui en fait un des grands responsables civils de notre désastre. Ce qui n'est pas compensé par contre, c'est l'effet paralysant produit sur la prise de décision par l'existence des coalitions gouvernementales souvent à la merci de petits partis charnières.

Nos services de renseignements (pourtant excellents) sont ignorés, inutilisés : On constate quatre entrevues seulement entre le Président du conseil et le chef des services d'espionnage français de juin 1934 à septembre 1939, dont deux où l'on parle de politique intérieure ! Pourtant nos services en savaient long sur l'Allemagne de Hitler. Ils avaient annoncé l'attaque de la Pologne dès juin 1939, et évalué exactement le dispositif blindé et offensif allemand face aux Ardennes en mars-avril 1940. Notre deuxième bureau avait mis en place un réseau de renseignement très dense en Allemagne pendant l'occupation française de la rive gauche du Rhin, dont le principal agent était le fameux Hans Thilo Schmidt, qui travaillait au service du chiffre allemand et avait un frère général. On savait beaucoup de choses sur le réarmement allemand, et sur la machine à chiffrer Enigma (via nos relations avec les services polonais notamment mais pas seulement), informations qui furent d'ailleurs transmises aux Anglais après la défaite et leur firent gagner beaucoup de temps pour casser moyen de chiffrement sophistiqué.

13- Le combattant français de 1940 s'est-il battu ?

131- L'image qui est restée dans les esprits : la panique de Sedan et la débâcle finale

La panique de Sedan : Le colonel Goutard dans son livre *1940 la guerre des occasions perdues* raconte ce qui s'est passé le 13 mai 1940 dans le secteur de la 55° DI : « Il est 18 heures, les bombardements (de l'aviation) ont cessé. (...) Soudain, un flot de fuyards affolés, artilleurs et fantassins, en voiture, à pied, beaucoup sans armes mais traînant des valises, déferle sur la route de Bulson. « Les chars sont à Bulson crient-ils ! » (...) Le général Lafontaine et ses officiers se précipitent au-devant d'eux, essaient de les raisonner, font placer des camionnettes en travers de la route... (...) On se trouve devant un phénomène d'hallucination collective. Tous ces hommes ont vus des chars ennemis à Bulson et Chaumont ! (...) La panique fait tache d'huile, les P.C. se vident (...), dans la débandade la majorité de pièces de canon sont abandonnées. » Finalement les fuyards ne seront stoppés et regroupés qu'à Reims à 100 km de là...

La débâcle finale : Elle se manifeste après la rupture du front de la Somme et surtout à compter de la mi-juin, lors de la retraite sans but vers le sud de la France. Le 17 juin le maréchal Pétain, nouveau chef du gouvernement lance son fameux message à la radio : « C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut tenter de cesser le combat ». L'effet d'un tel appel sur l'ardeur au combat du soldat ne se fait pas attendre ! Beaucoup d'hommes pensent que la guerre est finie et se laissent aller. Des foules d'hommes marchent sur les routes, mêlées aux populations civiles de l'exode. Beaucoup ont jeté leurs fusils, à tel point qu'au Groupe d'Armées 3, le simple fait d'avoir conservé son arme vaudra aux hommes qui l'auront fait une citation, avec attribution de la croix de guerre !

La mauvaise réputation du combattant de 40, vient d'une part de la défaite bien sûr, mais surtout de sa rapidité : 45 jours en tout et pour tout. La recherche historique a dans un premier temps recherché les causes habituelles dans ces cas-là, à savoir des défaillances morales et l'on en a trouvé, forcément, puisque de telles défaillances locales se sont produites aussi côté allemand. C'est d'ailleurs relativement courant en début de conflit et à toutes les époques. Les combattants français des premières années de la République, en 1792 et 1793, ont manifesté en plusieurs occasions une certaine nervosité génératrice de paniques soudaines et brutales. Pour en revenir à 1940, l'accélérateur d'événements qu'est une armée cuirassée moderne manœuvrant en profondeur, lorsqu'elle est appuyée par une flotte aérienne dominant les airs, était observé pour la première fois. On mettra à part la Pologne en 1939 car l'armée polonaise était en infériorité numérique et qualitative telle que la transposition n'allait pas forcément de soi d'une part, et d'autre part le temps a manqué pour changer la doctrine d'emploi des forces. Cette accélération des événements lié à la guerre mécanique pour la première fois employée en grand a masqué l'âpreté des combats de mai-juin 1940, comme on va le voir au chapitre suivant.

D'ailleurs, on retrouvera ces défaites éclairs que provoque le rythme élevé conféré à la guerre moderne par le couple char/avion dans la campagne de Russie de 1941 et la guerre germano-anglaise de 1941 à 1942 dans le désert de Libye, où des percées profondes et rapides des chars allemands se reproduiront. De même, après la percée d'Avranches (sud-ouest de la Normandie), survenue le 31 juillet 1944, les armées alliées (100% blindées ou motorisées) mettront seulement 34 jours pour parvenir sur la ligne Anvers-Namur, à 600 kilomètres de là, qui est atteinte dès le 4 septembre... Comme le dit Eddy Bauer, « on ne retraite pas à pied devant les chars ! »

132- L'autre réalité : des pertes françaises très élevées avec 55 000 tués et 200 000 blessés en 45 jours

Finally, l'armée française s'est battue, de manière inadaptée certes, face à un type de guerre à laquelle elle ne s'était pas préparée (mais quelle armée l'était-elle en 1940?) mais ses pertes de 55 000 tués et 200 000 blessés en 45 jours de combats pour 100 divisions, sont à rapprocher du rythme de pertes des premiers mois de la guerre de 14-18 où l'on a compté 300 000 tués d'août à fin décembre 1914 !. Une armée qui se rend et refuse le combat a peu de tués à déplorer !

Remarque : Le chiffre de 90 000 tués souvent avancé pour mai-juin 1940 recouvre en fait tous les morts de 1940 (y compris les prisonniers de guerre décédés ultérieurement en camps de prisonniers). Le chiffre des tués de la campagne de France se situe entre 50 000 et 60 000 d'après une étude détaillée du docteur Jean-Jacques Arzalier (actes du colloque "La campagne de 1940" dirigé par Christine Levisse-Touzé et publiés chez Tallandier - 2000).

Bref les quelques paniques de Sedan et d'ailleurs ne doivent pas masquer l'essentiel. Car on pourrait citer maints faits d'armes peu connus car masqués dans les mémoires par le voile opaque de la défaite : la résistance opiniâtre de la 14^e DI du général de Lattre à Reims où elle repousse 3 fois les Allemands, leur faisant 2000 prisonniers ; les contre-attaques de la 4^e DCR du colonel de Gaulle à Montcornet et Abbeville (où des cas de paniques parmi les fantassins allemands terrorisés par l'irruption des chars lourds sont signalés); les combats très durs autour de Dunkerque, et plus tard sur la ligne Weygand, le long de la Somme. L'on peut aussi évoquer la résistance acharnée des 16^e et 24^e divisions d'infanterie françaises, pendant la bataille d'Amiens, du 24 mai au 9 juin 1940, qui stoppent trois corps de Panzers pendant neuf jours, et causent la perte 196 blindés allemands.

Citons plus en détail les deux batailles de Hannut et de Stonne dans les Ardennes françaises et belges qui opposent le Corps de Panzers du général Hoepner (3^e et 4^e Panzer et 20^e motorisée) au Corps de cavalerie du général Prioux (2^e et 3^e DLM, Divisions Légères Mécaniques, qui sont en fait deux divisions de chars). La bataille d'Hannut fut une victoire défensive française et celle de Stonne (surnommée « le Verdun de 1940 ») une coûteuse victoire allemande. Que constate-t-on ? Les chars français sont meilleurs, mieux blindés, mieux armés. Mais les chars allemands sont plus rapides, coopèrent mieux, sont mieux commandés et sont tous dotés de postes radios, alors que l'armée française en est gravement sous-équipée. Pourtant, le 13 mai, les Français ont détruit 160 Panzers contre la perte de 110 chars. Le 15 mai, Stonne change 7 fois de mains au cours de combats acharnés. Le 16, un seul char français de type B-1 (celui du capitaine Billotte) détruit 13 chars allemands et rejoint ses lignes avec 140 impacts d'obus sur son blindage ! Le 17, le village de Stonne change encore 6 fois de mains ! Finalement, le 18 mai, Stonne est prise. 1190 soldats allemands ont été tués au combat, notamment parmi le régiment d'élite Gross Deutschland, et la 3e DCR française intervenue entre temps a perdu la moitié de ses chars. C'est une victoire de l'organisation allemande sur le courage français.

En conclusion, ce n'est donc pas sur le combattant de base qu'il faut faire tomber l'opprobre, les quelques défaillances étant surtout le fait d'unités de réserve de série B au tout début des hostilités, postées en sous-nombre sur la Meuse, mal équipées, et soumises à des bombardements massifs de Stukas.

Le grand historien militaire suisse Eddy Bauer, auteur d'un ouvrage capital, *La guerre des blindés* rapporte (page 138 à 141) que **les combattants français ont eu la plus forte proportion de pertes - rapportées aux effectifs totaux- des armées alliées (Britanniques, Belges et Hollandais confondus)**. Ajoutons pour faire bon poids que **Eddy Bauer a calculé que les pertes moyennes journalières allemandes pendant la marche sur Moscou en 1941, ont été moins fortes que pendant la campagne de France de 1940**, ce qui peut paraître surprenant quand on n'a en tête que l'image lourdement assenée mais partielle d'un désastre subi sans réaction... Certes l'historiographie récente a fait litière des ces idées reçues sur un prétendu déficit de combativité du soldat français de 1940, mais certaines images anciennes demeurent, même chez des historiens, comme on le constate par exemple dans le livre d'Antony Beevor, un historien anglais auteur d'une histoire de la seconde guerre mondiale parue en 2010, qui continue bizarrement à véhiculer des poncifs éculés de ce type. Ajoutons pour finir que l'Armée française n'avait ni la Manche ni les grands espaces russes pour gagner du temps et se ressaisir après la surprise initiale de la Blitzkrieg.

133- Quel rôle pour quelles trahisons ?

Il faut le dire : La mythique 5^o colonne n'existe pas. Aucune trace physique d'elle. C'était une opération psychologique réussie ! Cf. Eddy Bauer *La guerre des blindés* p. 69. Par contre il existait des milieux très actifs avant guerre pour soutenir la position allemande (la société secrète de la Cagoule par exemple, ou des complicités dans la presse) comme le raconte Marc Bloch dans *L'étrange défaite* ou Duroselle dans *Politique étrangère de la France*.

Les archives allemandes étudiées après la guerre par Eddy Bauer prouvent qu'Hitler manquait de renseignements fiables sur le dispositif français, qui était mal connu. L'album *Der Feldzug im Frankreich* établi par le haut commandement allemand le prouve. Par exemple les Allemands ignoraient la création des 3 DCR, et plaçaient le GQG de Georges à Esternay alors qu'il était à La Ferté-sous-Jouarre ! Pas de trahison sous la forme de fourniture de renseignements à l'ennemi donc ! On constate pourtant des ordres aberrants et « étranges » de certains chefs militaires mais c'est plus tard en juin, lors de la débâcle finale.

De son côté, le PCF, depuis le pacte germano-soviétique du 24 août 1939, est passé du bellicisme anti-allemand au pacifisme absolu, même si bien des débats de conscience l'habitent. Son chef, Maurice Thorez, convoqué sous les drapeaux, déserte et gagne Moscou ! Il existe une propagande anti-guerre du PCF qui dénonce « la guerre impérialiste ». La réponse du gouvernement consiste en l'interdiction du Parti Communiste prononcée le 27 novembre 1939, qui devient clandestin. Quelques dizaines de députés communistes sont arrêtés et poursuivis devant la Justice « pour intelligence avec l'ennemi » ; ils sont condamnés le 3 avril 1940 à 5 ans de prison. Les sabotages perpétrés par les ouvriers communistes dans les arsenaux ont-ils eu une influence sur le sort des événements ? Non, car ils sont trop peu nombreux. Un exemple simple : 200 tubes de canon antichar de 25 mm sont sabotés par des ouvriers communistes à l'arsenal de Montluçon en septembre 1939. Mais le gouvernement français vend 350 canons de 25 mm à la Turquie (pour en faire un allié) dont 190 ont quitté la France le 10 mai 40. Quant à la propagande défaitiste communiste auprès des soldats pendant la drôle de guerre, elle a existé certes, mais c'est surtout l'inaction du commandement qui explique le pourrissement des esprits chez des soldats qu'il aurait fallu reprendre en main par un entraînement soutenu comme c'était le cas côté allemand.

Finalement, plus encore que la division des esprits et la baisse du ressort moral, qui peuvent être compensés rapidement par un sursaut patriotique devant l'ennemi, le plus grave est l'instabilité gouvernementale et l'émiettement des partis qui retardent et souvent paralysent l'action publique de la France face à une Allemagne dynamique. Car le manque de préparation à la guerre ne peut être corrigé rapidement.

II. UNE PREPARATION DE LA GUERRE TARDIVE ET INADAPTEE

21- L'échec de la politique étrangère française des années trente

211- Les occasions ratées faciles : Rhénanie 1936, Munich 1938.

Notre absence de réaction en 1936 et en 1938 ruine notre prestige à l'étranger et achève de convaincre Hitler que les Français sont « dégénérés » et qu'il peut tout oser. Une des raisons du pacte germano-soviétique décidé par Staline réside probablement dans sa déception suite à Munich. En 1938, le colonel de Gaulle commente à Metz l'abandon de Munich : « Voici donc la détente. Les Français, comme des étourneaux, poussent des cris de joie, cependant que les troupes allemandes entrent triomphalement sur le territoire d'un Etat que nous avons construit nous-mêmes, dont nous garantissons les frontières et qui était notre allié. Peu à peu nous prenons l'habitude du recul et de l'humiliation, à ce point qu'il nous devient une seconde nature. Nous boirons le calice jusqu'à la lie. » Et il ajoute, un peu amer : « La France a cessé d'être une grande puissance ! ».

Le rapport des forces terrestres était tel en 1936 et en 1938 qu'une réaction militaire française aurait été couronnée de succès, même si notre aviation était dans un triste état. Mais la propagande de Hitler avait tellement atteint son but que nos décideurs surestimaient la force allemande et n'avaient pas le

caractère de s'opposer. Les insuffisances de notre armement furent à chaque fois le prétexte pour ne rien faire. En fait on n'était pas préparé intellectuellement à le faire.

Notons qu'il y a une contradiction fondamentale entre notre politique étrangère et notre outil militaire : en effet, nos alliances et nos garanties de sécurité envers les Etats d'Europe centrale (Tchécoslovaquie, Pologne) exigeaient une armée et des chefs à la doctrine offensive pour intervenir en Europe.

212- La France privée d'allié continental solide (au contraire de 1914)

En 1914, la France peut compter sur la Grande-Bretagne et surtout sur la Russie du Tsar, alliée fidèle de revers. La Grande Bretagne n'est utile que dans le cadre d'une guerre longue. Traditionnellement, son aide n'est que d'une petite dizaine de divisions au début de la guerre, ce qui donne un coup de pouce d'environ 10% seulement à l'Armée française en termes de divisions. En 1939, il n'y a plus la Russie (devenue soviétique) et pire encore, il faut faire face à une menace italienne possible sur les Alpes et en Afrique du nord : on y consacre 6 DI soit 85 000 hommes sur les Alpes (en mai 1940) et 8 DI en Afrique du nord. Ce qui nous prive au bas mot de 8 DI soit 110 000 hommes sur le front NE (Bauer page 81). 8 div sur un total de 115, si on s'en sert pour renforcer nos réserves stratégiques ce n'est pas rien !

Pourquoi ce fiasco italien de notre diplomatie? Il y avait deux alliées de revers possibles face à l'Allemagne de Hitler : la Russie soviétique et l'Italie de Mussolini. Pour la Russie il y avait deux obstacles qui n'existaient pas en 1914: d'abord et surtout l'existence de la Pologne, menacée à la fois par l'Allemagne et la Russie et dont la France et la Grande Bretagne garantissaient la sécurité. Mais aussi dans une moindre mesure (Staline est un réaliste), l'obstacle idéologique, la Russie étant devenue communiste. Pour l'Italie, qui avait des ambitions à la fois en Autriche et en Afrique de l'Est, c'était plus facile, mais l'affaire d'Ethiopie nous a aliéné Mussolini. En effet les sanctions économiques de la SDN (appuyées par la France) contre l'Italie ont mécontenté le gouvernement italien alors que l'Allemagne le soutenait dans le même temps. Il aurait fallu pratiquer la Realpolitik en laissant le champ libre aux ambitions italiennes en Ethiopie. Après tout nous avions bien un empire colonial nous aussi... Notre posture morale a provoqué le rapprochement de Mussolini avec Hitler. Par la suite Mussolini est allé plus loin encore dans son opposition en énonçant des revendications territoriales contre la France à propos de Nice, la Savoie, la Corse, Djibouti et la Tunisie !

Le cas de la Belgique : Elle dénonce son alliance militaire avec la France en 1936 et opte pour la neutralité et « l'indépendance ». L'agitation flamingante pro-germanique et l'accession au trône du roi Léopold III qui est germanophile, expliquent partiellement ce revirement qu'il faut mettre aussi sur le compte du peu de confiance qu'inspire notre passivité persistante devant les provocations de Hitler. Résultat, nos armées n'entreront en Belgique qu'après une attaque allemande, s'exposant aux aléas d'une bataille de rencontre à laquelle elles ne sont pas préparées, et difficulté supplémentaire, aucun plan de coordination de notre armée avec l'armée belge ne sera mis sur pied en cas d'attaque allemande.

22- Un réarmement trop tardif

221- Les données chiffrées comparées françaises et allemandes

En 1933 il n'y a pas de réaction budgétaire française (concernant la Défense nationale) lors de l'accession d'Hitler au pouvoir. En 1934, la France baisse même ses crédits d'armement, alors que le maréchal Pétain est ministre de la Guerre ! Le généralissime Weygand proteste en vain contre cette baisse des crédits d'armement, survenant 1 an après l'accession au pouvoir de Hitler. En 1935 une petite « mise en train » de 4 milliards est accordée. Pendant ce temps, de l'autre côté du Rhin on réarme.

Le vrai démarrage du réarmement date de septembre 1936 pour l'armée de terre (plan des 14 milliards sur 4 ans) et de janvier 1938 pour l'aviation. C'est le choc psychologique provoqué par la remilitarisation de la Rhénanie par Hitler qui l'explique. C'est trop tard, car ce plan d'armement français terrestre démarre 3 ans avant la guerre et ne commence à faire effet au niveau des livraisons qu'en 1937 et surtout en 1938. La raison en est une trop lente montée en puissance de la production, car notre industrie est dispersée en petites unités de production, incapables d'absorber la demande.

Les accusations de Vichy contre le Front Populaire (lors du fameux procès de Riom de 1942) sont donc dénuées de tout fondement, puisque c'est justement sous le Front populaire (plan des 14 milliards) que le réarmement a été lancé. Certes, les occupations d'usines et la loi des 40 heures n'ont

pas favorisé la production d'armement face à une Allemagne sans grèves et travaillant 60 heures ! D'ailleurs dès novembre 1938 une série de décrets-lois autorise les heures supplémentaires pour arriver à 50 heures hebdomadaires (et plus avec autorisation) dans les usines. Et en mars 1939 on autorise même les 60 heures dans les usines d'armement. La perte de production due à l'arrivée du Front populaire n'a pas été chiffrée et des auteurs l'évaluent à 3 mois de production, d'autres à 20%. Mais ce n'est pas ce fait qui explique le démarrage trop tardif de notre réarmement qui aurait dû commencer au moins un an plus tôt, en 1935 et pas seulement pour l'Armée de terre mais aussi pour l'aviation ! Autre incohérence, la Marine de guerre reste prioritaire pour les crédits d'armement jusqu'en 1936 ! Alors que la menace principale à l'époque c'est une fois encore dans notre histoire l'Allemagne, un pays dont nous ne sommes séparés par aucun bras de mer...

En matière de chars, il y a égalité en nombre et qualité : **3000 chars franco-britanniques (dont 2700 français) contre 2700 chars allemands**. Le chiffre de 7000 chars allemands avancé sous Vichy et même après la guerre est totalement fantaisiste. Notre faiblesse la plus criante réside dans leur utilisation dispersée : 50% de nos chars seulement sont endivisionnés dans les trois DLM et les 3 DCR le 10 mai 40 et le reste est constitué de bataillons de 45 chars agissant isolément au profit de l'infanterie, alors que tous les chars allemands sont regroupés en 10 DB. De plus, les Allemands ont même regroupé leurs DB en corps d'armée blindés.

Concernant l'artillerie, notre supériorité est peu connue mais réelle : 11 000 canons français contre 8500 allemands.

222- Les vraies insuffisances françaises en 1940: l'aviation, la DCA, les armes anti-chars, les postes radio

Comparaison chasseurs/bombardiers France/Allemagne.

Allemagne : 1000 chasseurs. 1600 bombardiers (dont 400 Stukas).

France : 600 chasseurs modernes. 150 bombardiers seulement !

Grande Bretagne : 1150 avions dont seulement 500 basés en France.

Il manque aussi beaucoup de canons anti-aériens :

Allemagne : 9300 canons de DCA.

France : 1600 canons de DCA.

et anti-chars :

Allemagne : 12800 canons anti-chars.

France : 7000 canons anti-chars

Pour les armes anti-chars, le manque le plus criant s'observe de Sedan à Dinant où sont les divisions de catégorie B. A Sedan, la 71° DI n'a que 16 pièces AC et la 55° DI en a 21 sur une dotation normale de 60 par division. C'est important, car c'est là que les Allemands ont prévu de percer avec leurs chars!

Les livraisons de postes radios sont en retard en 1939-40. C'est un des goulots d'étranglement du plan de réarmement lancé trop tard. Et c'est grave car cela rend nos réactions tactiques plus lentes que celles de l'adversaire, surtout dans la guerre de mouvement. Ce retard affecte nos unités mobiles, les chars de certains modèles comme les chars de type D2 par exemple, n'étant équipés que de postes fonctionnant en graphie (avec emploi du morse) ce qui est lent, tandis que beaucoup d'autres, les chars de type R35 notamment sont dépourvus de postes radio et doivent manœuvrer au fanion ou à l'imitation.

23- Un haut commandement militaire en retard d'une guerre

231- Refus des idées nouvelles en France: l'armée cuirassée de de Gaulle

Vérité d'hier erreur d'aujourd'hui : A la guerre, en dehors du terrain, il y a deux réalités : le feu et la manœuvre, qu'il faut combiner en fonction de l'ennemi pour obtenir le résultat recherché. L'évolution technologique privilégie tour à tour l'un ou l'autre aspect. Les idées justes du Pétain de 1914, « le feu tue », qui l'opposaient au commandement de l'époque qui pensait que l'offensive doit primer en toutes circonstances, sont devenues un véritable boulet pour la France de 1940. Certes le souci d'éviter les mêmes hécatombes humaines est louable, mais il est poussé jusqu'au refus de voir les réalités.

Car l'art de la guerre a complètement changé à cause des progrès techniques énormes des chars, des avions et des transmissions radio, qui redonnent sa chance à la manœuvre. D'ailleurs Guderian et Hitler veulent eux aussi éviter la répétition du scénario de 14-18 et ils vont aboutir aux conclusions inverses des vieux chefs français : attaquer à fond! Mais en mettant toutes ses chances de son côté par

l'emploi massif et coordonné du couple char-avion et en imprimant à la manœuvre un tempo élevé permis par l'usage à tous les échelons de la radio. En France, le combat du colonel de Gaulle pour promouvoir l'armée cuirassée ne rencontre que scepticisme de la part du haut commandement, et son livre « *Vers l'armée de métier* » est peu lu dans les états-majors.

« Le poids du conservatisme de la victoire » : les remises en question sont rarement le fait du vainqueur, mais plutôt celui du vaincu. La Prusse avait tiré les leçons de son désastre militaire face à Napoléon 1^o en 1806 et elle fut victorieuse en 1871. De son côté, la France avait tiré les enseignements de sa défaite de 1871 et elle fut victorieuse en 1918.

Des facteurs conjoncturels : sur les trois grands chefs charismatiques de 14-18, deux sont morts, Foch et Joffre, qui privilégiaient l'offensive ; il reste seulement Pétain le réaliste de 1914 devenu pessimiste, qui a vieilli et reste figé dans ses visions défensives. Il règne sur la pensée militaire française des années trente. On en trouve une illustration par exemple dans la préface élogieuse que rédige le maréchal Pétain pour le livre du général Debeney, paru peu avant la guerre, dont le titre était : *Une invasion est-elle encore possible ?* Cet ouvrage minimise le rôle du char dans la guerre, glorifie celui de la fortification, et exprime sa confiance dans la solidité des fronts continus.

Une doctrine officielle reposant sur deux piliers:

- La croyance en la prépondérance absolue du feu sur la manœuvre ;
- la croyance dans le dogme de l'invulnérabilité des fronts continus héritée de 14-18.

Des méthodes de guerre lentes et très procédurières : La guerre se fait de façon rationnelle, presque mathématique, lente, une chose après l'autre : on prépare méthodiquement et massivement avec l'artillerie, on attaque ensuite. On colmate d'abord une brèche, on contre-attaque ensuite, pas question de contre-attaquer sans colmater. Le tout au rythme de l'infanterie à pied, les chars étant « tenus en laisse » et n'ayant pas le droit d'aller seuls plus loin que la ligne d'horizon.

Le char considéré comme un engin d'accompagnement de l'infanterie à pied. Résultat : le 10 mai, 50% des 2700 chars français sont endivisionnés alors que les 2700 chars allemands sont regroupés dans leurs 10 DB. Si on compare avec le combat à mains nues, c'est comme frapper avec la main les doigts bien écartés ou frapper avec le poing serré... De plus chez les Français, beaucoup de chars ne sont pas encore équipés en radiophonie. On se décide fin 1938 à créer les deux premières divisions cuirassées françaises. Mais on ne se précipite pas. On en aura 3 en mai 1940, la 4^o étant en cours de formation. L'appellation retenue est « Divisions cuirassées de réserve » (D.C.R.) car ce sont des « éléments de réserve générale, prévus pour être distribués aux armées suivant les nécessités par le G.Q.G. ». Il est donc tout à fait hors de question dès le départ de les employer groupées !

Rappelons cependant, que ce mauvais emploi des chars n'est pas propre à la France, mais se rencontre aussi à l'époque en Grande Bretagne, aux Etats-Unis et en URSS. Et jusque dans les plus hautes sphères de l'Etat-Major allemand !

Enfin accessoirement, notons le caractère infranchissable des Ardennes par les grandes unités de chars ou motorisées, une idée reçue qui est devenu un acte de foi que même les reconnaissances aériennes de nos aviateurs du 10 au 13 mai, qui rapportent la présence de panzers dans les forêts à l'est de Sedan, ne pourront ébranler !

- Les résultats de kriegspiels français d'avant-guerre où l'on simule avec succès la traversée des Ardennes par des grandes unités motorisées sont réfutés via des arguments qui camouflent mal la vraie raison qui est une non-conformité avec la doctrine officielle. Les résultats de la campagne de Pologne de 1939 sont écartés car considérés comme non applicables en France.

- Les renseignements parfaitement exacts du 2^o Bureau sur le dispositif allemand orienté face aux Ardennes (avec emplacement réel des 10 DB allemandes) ne sont pas pris en compte. C'était pourtant un remarquable résultat des services de renseignement militaires français.

- Une organisation du commandement floue et inefficace : On a d'un côté le général Gamelin, seul dans le fort de Vincennes, à l'Est de Paris, avec un petit état-major, sans liaison radio car il n'en a pas voulu, juste avec le téléphone, qui commande tous les fronts du Nord-Est aux Alpes, de la Tunisie au Levant etc. De l'autre côté on a le général Georges, avec un état-major plus grand, situé à La Ferté-sous-Jouarre, qui est commandant du front Nord-Est, le seul important en fait face à l'Allemagne. Cela a pour conséquence un GQG coupé en deux, des interférences des malentendus et des retards dans l'application des ordres dans une guerre où tout va très vite, contrairement à ce que l'on prévoit...

232- Hitler impose les idées nouvelles de Guderian aux généraux conservateurs

La faiblesse militaire allemande suite à la défaite de 1918, avec la petite armée de seulement 100 000 hommes laissée au pays par le traité de Versailles est devenue par la suite un avantage : On peut faire du neuf plus facilement quand on n'a pas un corps gigantesque à réformer. Cela se vérifiera à partir de 1933, avec les nazis arrivés au pouvoir, qui vont mettre de gros moyens financiers pour rebâtir une armée de grande taille. Car circonstance favorable, Hitler est un dictateur qui a tous pouvoirs, sans partis charnières à cajoler comme en France. Malgré les insuffisances de sa formation militaire, c'est un esprit curieux des choses de l'armée, qui est fasciné par la technologie, par goût personnel mais aussi car il recherche l'efficacité. Il va adhérer non sans audace aux idées nouvelles sur les chars et l'aviation car il refuse la réédition des guerres de position meurtrières de type 14-18 qu'il a vécu en tant que combattant de base dans les tranchées. Et il veut des guerres courtes, pour ne pas revivre l'épuisement économique qu'a connue l'Allemagne en 1918. Résultat : il se tourne avec enthousiasme vers la nouvelle doctrine des chars, qui préconise l'emploi coordonné et massif du couple char et avion qui révolutionne l'art militaire, prônée par le général Guderian en Allemagne.

Mais ne nous y trompons pas : la Wehrmacht de 1940 est apparue à posteriori invincible, alors qu'il n'en était rien. Il y a eu beaucoup de bluff dans le tableau qu'Hitler a donné d'elle à l'étranger. Sa croissance rapide manquait de fond, avec des lacunes dans la formation des cadres notamment. En effet, il est facile de produire de grandes quantités d'armements en seulement quelques années, mais on ne forge pas en si peu de temps une armée de masse instruite et bien encadrée à partir de seulement 100 000 hommes sans des défauts dans l'instruction des hommes et des unités. De plus si on forme un soldat en six mois, il faut dix ans pour former un capitaine et vingt ans pour former un colonel ou un général. Ces défauts apparaîtront lors de la campagne de Pologne et même encore en France, en dépit d'un intensif effort durant la drôle de guerre pour compléter l'entraînement des cadres et des unités. Cf. Goutard *La guerre des occasions perdues*, p. 53.

232- Un généralissime manquant de caractère (Gamelin) et un adjoint (Georges) affaibli physiquement

Le général Gamelin succède au général Weygand et dirige l'Armée de 1931 jusqu'en 1940 (il est limogé le 19 mai). Le colonel Rivet (chef de notre 2^o Bureau en 1939) a fait part de son impression à propos de Gamelin : « Il pense bien... décide difficilement... ne s'impose jamais ! ».

Citons à ce propos ce qui dit Napoléon des qualités qu'il juge nécessaires à un chef de guerre : « Il faut qu'un homme de guerre ait autant de caractère que d'esprit ; les hommes qui ont beaucoup d'esprit et peu de caractère y sont les moins propres ; c'est un navire qui a une mâture trop disproportionnée à son lest ; il vaut mieux beaucoup de caractère et peu d'esprit. Les hommes, qui ont médiocrement d'esprit et un caractère proportionné, réussissent souvent dans ce métier ; il faut autant de base que de hauteur. Le général qui a beaucoup d'esprit et de caractère au même degré, c'est César, Annibal, le prince Eugène et Frédéric. »

L'adjoint de Gamelin pour le front Nord-Est, le général Georges, est épuisé physiquement en mai 1940. Il subit les conséquences dans son corps des suites de l'attentat dont il fut victime en 1934 à Marseille, avec le prince Alexandre I^o de Yougoslavie. Gamelin le voit bien, mais n'ose pas le remplacer, alors qu'on le presse (au GQG) de le faire !

L'instruction personnelle et secrète de Gamelin du 19 mai est un exemple de sa « méthode » : « *Sans vouloir intervenir dans la conduite de la bataille en cours (...), et approuvant toutes les dispositions prises, j'estime que...* Suit le plan de contre-attaque contre le flanc des panzers qui n'aura jamais lieu. Le général Georges déclarera plus tard n'avoir pas considéré cette instruction comme un acte de commandement ! De même Gamelin avait « constaté » avant l'attaque allemande la surcharge en divisions de la ligne Maginot et l'avait « signalée » au général Georges. Que n'avait-il imposé la rectification de ce défaut !

Reynaud, Président du conseil en 1940 voulait limoger Gamelin avant le 10 mai mais cela a provoqué une crise avec son Ministre de la guerre, Edouard Daladier qui voulait le garder. Le 9 mai le gouvernement est démissionnaire, mais l'attaque allemande du 10 mai le sauve !

Finalement, Gamelin est limogé par Reynaud le 19 mai, en pleine bataille, faisant perdre quatre jours au plan de contre-attaque français, prévu le 19 mai et qui n'aura finalement jamais lieu !

Bref, la France est partie à la guerre sans allié de revers et avec le nouvel handicap d'un voisin hostile, l'Italie, avec une aviation surclassée et un haut commandement mou aux conceptions qui datent de la

guerre précédente. Mais curieusement, les chances de victoire existaient encore ! Encore fallait-il savoir les saisir à temps !

III. UNE CONDUITE DE LA GUERRE DEFAILLANTE

31- Un plan d'opérations français aventureux qui facilite une manœuvre allemande pourtant très risquée

311- Comparaison des plans français et allemand (carte)

Le Plan français :

La stratégie de Gamelin pour cette guerre est de rester sur la défensive en usant l'Allemagne et en la privant de ressources économiques par le blocus, afin d'obtenir la victoire sans passer par les terribles saignées de 14-18. Les moyens économiques alliés plus grands de la Grande Bretagne et de la France ensemble, appuyées par l'industrie US, doivent permettre le succès à terme, face à une Allemagne enclavée en Europe, coupée des mers, et qui est menacée sur ses arrières par la Russie soviétique. C'est une stratégie tout à fait raisonnable, intelligente, qui est tout à fait conforme à la doctrine d'emploi défensive de nos armées, ainsi qu'à nos possibilités limitées du moment, et jouable avec l'atout de la ligne Maginot qui n'existait pas en 1914. Encore eût-il fallu l'appliquer en pratique... On va voir que cette posture stratégique défensive sage va se muer peu à peu en réalité en une manœuvre de plus en plus aventureuse. Voyons comment.

Dans le cadre de sa stratégie défensive, le généralissime Gamelin a privilégié avec son Etat-major trois hypothèses hiérarchisées sur l'offensive allemande attendue, par ordre décroissant de probabilités:

- 1- une offensive principale en Belgique ;
- 2- une attaque frontale de la ligne Maginot ;
- 3- un contournement par la Suisse (la moins probable).

Aucune ne s'est avérée valide, les Allemands en ayant mis en œuvre une quatrième, par leur percée au centre du front, à travers le massif forestier des Ardennes, avec seulement une feinte dans les plaines de Belgique.

Comme on a choisi comme manœuvre allemande la plus probable l'offensive dans les plaines de Belgique, on en vient, pour essayer de rallier les unités belges au front commun, et aussi pour épargner au Nord de la France des destructions comme en 14-18, à envisager de porter le front en Belgique pour y établir la ligne de défense. Jusque là c'est cohérent avec la doctrine stratégique défensive. Mais le diable se cachant dans les détails, comme disent les Allemands, c'est au stade de la concrétisation de cette avancée en Belgique que nos plans deviendront imprudents, puis carrément aventureux.

En effet, alors qu'on n'envisage initialement qu'une avancée très sage en Belgique sous la forme de la variante « Escaut » du plan français de bataille, on passe très vite à la variante plus audacieuse « Dyle ».

La sage variante « Escaut » du plan de bataille français consistait à faire une toute petite avancée en Belgique le long du fleuve du même nom. Cela permettait de protéger la région de Lille et quelques ports de la Mer du Nord.

La plus risquée variante « Dyle » elle, consiste à entrer en Belgique de façon bien plus ample, en venant établir un front sur la ligne de la Dyle, d'Anvers à Givet en passant par Wavre et Namur (voir carte en annexe), ce qui a l'avantage de protéger tout le Nord de la France et permet de raccourcir le front de 250 kilomètres. Autre intérêt, on intègre l'armée belge dans notre dispositif sans problème, puisqu'on vient se placer à peu de distance sur les arrières de son front défensif, ce qui doit lui permettre de retraiter en étant recueillie rapidement. Au passif de ce plan notons qu'avec ce mouvement on prend le risque d'avoir du retard sur les Allemands pour atteindre la Dyle et disposer d'un délai suffisant (disons deux jours) pour s'y installer en position défensive. En effet, comme il est inconcevable d'attaquer avant eux, ils auront donc l'initiative d'entrer en Belgique, même si l'on peut espérer que les Belges les retarderont un peu. Si ce n'est pas le cas, l'on s'expose à la possibilité d'un combat de rencontre, pour lequel l'armée française n'est pas préparée. Enfin la neutralité de la

Belgique fait qu'il n'y aura aucun plan d'action coordonné avec l'Armée belge pour monter la manoeuvre. Cela fait déjà pas mal d'aléas pour le plan « Dyle ».

L'aventureuse variante Dyle-Breda : Mais au lieu d'en rester là, on bascule peu à peu à partir de novembre 1939 vers un plan carrément aventureux, sous la forme de la variante « **Dyle-Breda** » du 12 mars. Cette variante a été décidée par Gamelin sous la pression des politiques français et des alliées belges et britanniques auxquels il n'a pas su ou voulu résister. Ces derniers en effet, craignent une occupation allemande des rivages de la mer du Nord qui menacerait les côtes sud de l'Angleterre, comme en 14-18. Cette dernière variante hypothèque l'excellente VII^o armée du général Giraud (notre dernière armée disponible en réserves stratégiques) placée jusque là dans la région de Reims et qui reçoit l'ordre de rejoindre Saint Omer et le premier groupe d'armée du général Billotte au Nord. Cette variante « Dyle-Breda » est adoptée par Gamelin le 12 mars 1940, en dépit de l'opposition vive des généraux Georges, Giraud et Billotte, qui pensent que c'est une folie de lancer notre aile gauche si loin jusqu'au Pays Bas. Ajoutons que la charnière entre la ligne Maginot et l'aile marchante, sur la Meuse de Sedan à Givet est très faible, avec une faible densité de divisions de réserve de catégorie B, les moins bonnes.

Ce plan ne tient aucun compte des renseignements du 2^o Bureau qui situent très exactement l'emplacement de 7 DB allemandes (appuyées par une masse de divisions d'infanterie) face aux Ardennes et des 3 DB restantes face à la Belgique du nord de Liège, ce qui indique un point d'effort principal face à notre centre!

Le plus grave c'est que ce plan favorise hautement la manoeuvre allemande en rendant très improbable un retournement de notre aile gauche en cas de percée allemande au centre, car notre aile gauche aura été engagé si loin en avant qu'elle n'aura jamais le temps de revenir. On remarquera aussi que la VII^o armée de Giraud, de qualité et très motorisée, jusque là tenue en réserve, est dans ce plan engagée en première ligne, ce qui nous privera d'une masse de manoeuvre constituée en cas de surprise au centre. Curieusement ce commandement si timoré en principe lance son aile gauche à l'aventure dès le début de la bataille... Certes, l'idée était de se relier aux troupes néerlandaises pour les incorporer au front commun des alliés, comme pour les Belges, mais c'était très risqué de lancer notre VII^o armée dans un raid de 250 kilomètres, qui comportait le franchissement de l'Escaut, pour finalement combattre dos à la mer en liaison avec une armée néerlandaise avec laquelle aucune coordination n'était prévue.

Le plan allemand :

Pour résumer, on passe du plan Schlieffen au plan Manstein. Prudent au départ (on prévoit une aile marchante forte en Belgique comme en 1914) le plan de bataille est changé le 20 février suite à l'incident de l'avion de liaison allemand du 10 janvier 1940, qui avait atterri en Belgique et dont l'équipage avait été fait prisonnier avec le plan de bataille. On opte alors pour le génial plan Manstein (grâce à l'appui de Hitler qui l'impose à son haut commandement qui se montrait réticent) : on fera une démonstration de force spectaculaire sur l'aile gauche française en Belgique et aux Pays-Bas, et pendant ce temps on percera au centre après une approche secrète de trois jours à travers le massif forestier des Ardennes. On a levé l'incertitude sur la praticabilité de la chose par des kriegspiels qui ont montré que traverser les Ardennes ainsi était réalisable. En somme, après avoir imposé les méthodes révolutionnaires de Guderian pour l'emploi des chars, Hitler impose un plan audacieux qui optimise au maximum les atouts de la Blitzkrieg.

Mais c'est un plan qui est très risqué pour deux raisons :

- avant la percée : les colonnes blindées s'étirant sur des centaines de km sur les rares routes qui traversent la forêt vallonnée des Ardennes auraient pu constituer des cibles faciles si... l'aviation française de bombardement eût existé ! Une gigantesque pagaille en perspective avec les chars coincés sur des routes forestières montagneuses au milieu des incendies de forêts!
- après la percée : il faut savoir que l'armée allemande est duale : il y a loin devant les 16 divisions rapides (10 blindées et 6 motorisées), et derrière le reste (91 div), qui marche à pied (30 km /jour maximum) et suit comme il peut, ce qui crée entre les deux un vide énorme propice à toutes les contre-attaques! En cas de rupture du cordon ombilical qui ravitaille les panzers, c'est la panne sèche suivie de la capture ou de la destruction assurée !

Fatalitas... Ce plan génial daté du 20 février 40 aurait pu ne jamais avoir d'exécution car l'attaque allemande (qui aurait dans ce cas été conduite selon l'ancien plan Schlieffen prévu par les Français) a été reportée au total près de 14 fois pour raisons climatiques entre le 7 novembre 1939 et le 16 janvier

1940 ! A cette date, l'offensive fut ajournée jusqu'au retour du printemps et le nouveau plan commença à être discuté. Si on y ajoute la météo exceptionnellement belle qui régna en mai et favorisa la ruée des panzers, on peut dire que le destin ne parlait pas français pendant cette affaire ! Napoléon dirait que la chance sourit seulement aux bons généraux...

312- La faiblesse en effectifs du centre français, sur la Meuse

Nous avons là les IX^o et II^o armées françaises sur un front considéré comme passif, car situé face au massif boisé des Ardennes, qui est considéré comme très peu favorable à une manœuvre en force de grande ampleur. Ces deux armées comptent au total 12 divisions d'infanterie dont près de la moitié de « série B » c'est-à-dire médiocres car composées de réservistes très mal instruits avec un très faible encadrement de carrière. Elles sont épaulées par 4 divisions de cavalerie et 2 brigades à cheval qui leur servent d'éléments de reconnaissance. Ces 12 divisions d'infanterie occupent un front de 150 kilomètres. Ce sont elles qui vont subir le choc de la principale attaque allemande, formée de 44 divisions dont 7 divisions blindées

313- La surcharge pondérale de la ligne Maginot (en divisions)

C'est un fait que la ligne Maginot, loin de servir à économiser des effectifs, comme c'est le rôle de toute fortification, en a absorbé beaucoup ! Les effectifs français le 10 mai 1940 sont de 115 divisions au total. Il y en a 94 de présentes sur le front Nord-Est, dont 6 blindées (3 DCR et 3 DLM) plus 10 divisions britanniques et 22 belges. Il y a 21 div françaises ailleurs : 7 DI sur les Alpes, 8 DI en Afrique du nord, 3 DI au Levant, 3 DI en Norvège.

Les effectifs allemands le 10 mai 1940 sont de 136 divisions au total, et 117 sur le front Nord-Est dont 10 blindées.

On a 48 divisions sur la ligne Maginot et ses arrières, face à 18 divisions allemandes ! Densité sur la ligne Maginot de Montmédy et le Rhin : 1 division pour 9 km de front. Densité sur la Meuse entre Sedan et Dinant là où se fera la percée allemande: 1 division pour 15 à 25 km. A quoi sert la fortification, qui devrait économiser les effectifs ? Ici à rien ! On pouvait facilement enlever 15 divisions à la ligne Maginot sans la mettre en péril. D'ailleurs on a vu précédemment que le général Gamelin avait noté ce problème sans cependant donner d'ordre clair pour le corriger.

314- Une hérésie très grave : on n'a presque pas de réserves stratégiques !

Le 16 mai 1940, après la percée allemande, quand le premier ministre britannique Winston Churchill demande au général Gamelin « où sont vos réserves ? », ce dernier répond : « il n'y en a pas ! » Pourquoi cette réponse étonnante, six jours seulement après l'attaque allemande ?

Au 10 mai 1940, nos réserves stratégiques sont de 22 divisions sur les 104 divisions franco-britanniques soit 21% du total. Mais sur 22 divisions théoriquement, 6 constituent le « lot belge » et ne sont pas des réserves puisqu'elles doivent être envoyées en Belgique dès le premier jour de l'attaque allemande contre ce pays ; 5 constituent le « lot suisse » vers Vesoul-Belfort pour parer à une hypothétique attaque contre la Suisse ; 3 constituent le « lot alpin » au sud de Chaumont (menace italienne). Reste 8 divisions (6 DI et 2 DCR) réellement disponibles. Si on y ajoute le lot alpin, cela fait 11 divisions, soit 10% c'est-à-dire dramatiquement peu ! La norme veut que l'on ait de 25 à 33% des ses effectifs totaux en réserve stratégique (les réserves allemandes sont d'ailleurs de 42 divisions sur 117).

Ajoutons que ces divisions de réserve françaises ne sont pas regroupées en une armée cohérente mais forment un réservoir de forces dans lequel on compte puiser pour les donner au coup par coup aux armées de la ligne de front, ce qui diminue fortement leur impact. Cette faiblesse initiale de nos réserves est l'explication principale de l'absence de réaction française à la percée allemande, et la responsabilité toute entière de cet état de fait est à imputer au général Gamelin, qui a imposé – sous la pression des politiques français et des alliés belges et britanniques – l'aventure du plan Dyle-Breda à ses généraux qui n'en voulaient pas, et qui a laissé faire pour la surcharge de la ligne Maginot sans imposer son allègement, alors qu'il avait bien perçu le problème. Ces deux points relevaient de sa responsabilité et sont à l'origine d'une consommation de nos disponibilités en divisions au-delà du raisonnable.

315- Bilan pour les Français et alliés : une aile gauche forte, une aile droite solide, un centre mou derrière lequel les réserves manquent.

Or les Allemands ont un centre très fort, une aile droite forte et une aile gauche faible. Et ils frappent par surprise avec des forces blindées et motorisées au centre, là où nous sommes le plus vulnérables, et sans que nous puissions répliquer rapidement puisque nos réserves en position centrale sont gravement insuffisantes d'une part, et d'autre part parce que le rythme échevelé de l'exploitation de la percée par les forces motorisées allemandes, ne nous donne pas les délais pour rameuter les divisions de la ligne Maginot ou du nord de la France.

32- Les deux grandes occasions ratées : l'offensive en Sarre et la contre-attaque sur le flanc des panzers

321- Occasion ratée en Sarre et pourrissement moral durant « la drôle de guerre »

La Sarre, une occasion ratée : Hitler a parié gros sur l'inertie française et a gagné. Pendant qu'il attaquait la Pologne (le 1^o septembre 1939), il n'a laissé face à l'ouest qu'une trentaine de divisions dont 20 de réserve fort mal instruites et mal équipées, sans aucun char et avec seulement 3 jours de combat en munitions. Pendant que le gros de l'armée allemande était occupé en Pologne, du 1^o au 28 septembre 1939, l'occasion était belle d'attaquer l'Allemagne à l'ouest ! On avait d'ailleurs promis aux Polonais d'attaquer avec 35 à 40 divisions avant la guerre, ce qui était normal sur un front sarrois de 150 km, du Rhin à la Moselle, car il n'était pas question de violer la neutralité belge ou luxembourgeoise. Les Allemands disposant de 15 faibles divisions entre Rhin et Moselle, avec 35 divisions solides appuyées par l'aviation avec beaucoup de chars et d'artillerie c'était jouable, même si le terrain était étroit et vallonné avec la présence des fortifications de la ligne Siegfried.

La France et l'Angleterre déclarent la guerre à Hitler le 3 septembre.

Une offensive française très timide en Sarre : L'on se contente d'une attaque limitée menée avec 9 divisions seulement (au lieu des 35-40 promises), qui avancent avec une sage lenteur du 6 au 12 septembre sur un front de 25 km et une profondeur de 8 km seulement puis sont arrêtées non pas parce que les Allemands résistent (ils le font très peu...), mais sur ordre de Gamelin. Du 16 au 24 octobre on se replie sur les positions de départ. Pourtant il n'y a en face que des divisions de seconde zone et la ligne Siegfried de 1939 est en grande partie encore un bluff de la propagande allemande. On pouvait occuper une partie de la rive gauche du Rhin et nous assurer de bonnes positions de défense pour la lutte future. Cela aurait tué dans l'œuf la future manœuvre allemande (plan Manstein) en menaçant la gauche de la future attaque par les Ardennes. Mais il est vrai que c'était abandonner la doctrine défensive et la ligne Maginot, et on n'a pas osé. Les généraux allemands Halder, Jodl, Westphal, Guderian et Keitel sont unanimes dans leurs déclarations d'après guerre : « Si les franco-britanniques avaient attaqué en force ils auraient aisément atteint le Rhin en 15 jours et l'auraient même franchi sans résistance sérieuse. »

Le pourrissement moral des troupes françaises pendant la drôle de guerre: Cf. L'ouvrage du colonel Goutard, *1940, la guerre des occasions perdues*, pages 134-135. En dehors de quelques troupes d'élite (corps francs faisant le coup de feu sur la ligne Maginot et en Alsace) on ne peut que déplorer durant cette période une grande passivité du commandement, avec des troupes quasiment livrées à elles-mêmes, à l'alcool et au théâtre aux armées. On va jusqu'à installer des salles de déséthylisation dans les gares ! L'occasion de reprendre en main les troupes et le moral n'est pas saisie, sauf dans certaines unités commandées par des chefs énergiques. Beaucoup de cadres renoncent devant l'ampleur du redressement moral à opérer.

Du côté allemand, la campagne de Pologne a été une école grandeur nature irremplaçable. Pendant la drôle de guerre, on remédie par des exercices poussés à fond aux insuffisances relativement graves révélées lors de la campagne : insuffisance de l'instruction, défaillances et actes de désobéissance et d'indiscipline, etc. Goutard, pages 127-129.

322- Pourquoi la contre-attaque française sur le flanc des Panzers n'a jamais eu lieu

Voici le déroulement sommaire des opérations :

- Du 10 au 13 mai, se produit une attaque spectaculaire des Allemands en Belgique et aux Pays-Bas, (avec 3 des 10 DB, lâcher de parachutistes sur les forts belges etc.) qui attire l'attention de Gamelin qui envoie la plupart de ses réserves là-bas.

- Du 10 au 13 mai, a lieu la traversée discrète des Ardennes par 7 Panzerdivisions et 3 DI motorisées qui passe inaperçue du haut-commandement français.
- Du 14 au 15 mai, début de la percée par les Allemands du front français entre Sedan et Dinant.
- Du 16 au 20 mai, exploitation allemande jusqu'à la mer à Abbeville.
- Du 20 au 24 mai exploitation allemande d'Abbeville à Dunkerque.
- Du 24 au 4 juin encerclement, siège, puis prise de Calais et Dunkerque. 337 000 soldats franco-britanniques sont évacués mais 30 divisions françaises et 7 divisions britanniques (sur 9) sont perdues.
- Du 5 au 25 juin, bataille sur la Somme et retraite française jusqu'à la Loire, puis armistice.

Avortement des deux plans de contre-attaque français du 19 mai et du 23 mai: Ces deux plans reposent sur une réorientation de nos forces du nord pour qu'elles attaquent vers le sud le flanc exposé des panzers, et pas sur une intervention de réserves placées en position centrale au Sud, qui n'existent plus, et c'est leur grande faiblesse. Car se désengager d'un combat en retraite au nord pour venir contre-attaquer vers le sud est tout sauf simple. Le général Georges, déjà malade avant le 10 mai, est dépassé par les événements et manque de l'énergie nécessaire pour réagir et monter une contre-attaque. Le général Gamelin, qui ne peut se résoudre depuis le début à remplacer son subordonné défaillant, propose le 19 mai matin dans sa Directive N°12 au général Georges une contre-attaque nord-sud avec sa manière typique de présenter les choses (ordonner n'est pas dans sa nature): « *Sans vouloir intervenir dans la conduite de la bataille en cours qui relève de l'autorité du commandement en chef...* ».

Le plan Gamelin du 19 mai avorte car avant même un début d'exécution Gamelin est limogé le jour même. En effet, il est remplacé par le général Weygand qui est rappelé de Syrie le 17 mai par Paul Reynaud. Weygand arrive le 19, jour de la démission imposée de Gamelin. Weygand annule les ordres de contre-attaque de Gamelin, puis se rend dans le Nord à Ypres, où au cours d'une réunion avec le roi des Belges et le général Billotte (chef du Groupe d'Armées N°1), il organise une contre-attaque franco-britannique Nord-Sud (de Arras-Cambrai vers Bapaume) avec 12 divisions pour le 23 mai. Maître d'œuvre de cette opération, le général Billotte, est un chef très énergique et respecté de tous. Hélas, ce dernier, seul possesseur du plan de contre-attaque, se tue en voiture au sortir de la réunion, ce qui entraîne un retard dans l'exécution qui fera finalement avorter ce plan car chaque jour comptait, et la confusion croissait parmi les unités du nord coupées du reste de l'Armée. Le 25 c'était déjà trop tard! La grande contre-attaque n'aura finalement jamais lieu! Pourtant à certains moments, le vide entre les blindés de tête allemands et les divisions d'infanterie qui les suivaient avait atteint 100 km! Le rythme de cette guerre mécanique nouvelle ne permettait pas de prendre son temps pour exploiter les occasions qui s'offraient.

Et on en vient à la raison principale de l'absence de contre-attaque française, avec le problème crucial à la guerre des réserves! Car la Belgique consomme d'emblée une bonne partie de nos maigres réserves stratégiques, ce qui nous prive de toute masse de manœuvre en arrière du front. Entre le 10 et le 14 mai, le haut commandement dirige sur la Belgique 9 divisions dont deux cuirassées (la 1^o et la 2^o DCR). Remarque: Les quatre DCR (la 4^o est en cours de formation), si on les avait maintenues groupées autour de Reims étaient idéalement placées pour porter au flanc sud des panzers ce coup puissant (4 x 150 = 600 chars) tant redouté par les Allemands, pour peu qu'on leur donne une dizaine de divisions d'infanterie pour les appuyer. Hélas, la 1^o et la 2^o sont envoyées par Gamelin en Belgique, la 3^o DCR est envoyée à Sedan, où son chef pourrait faire beaucoup de mal à la récente percée allemande en contre-attaquant d'emblée dès le 14-15 mai, mais il préfère disperser ses chars en cordon défensif pour protéger les flancs de la brèche... La 4^o DCR de de Gaulle sera la seule à contre-attaquer contre le flanc sud du couloir des panzers, le 17 mai à Montcornet et le 19 à Crécly-sur-Serre. Elle causera quelques dommages mais elle est isolée, sans appui d'infanterie, et doit se replier.

Un dernière cause (plus secondaire) de l'absence de contre-attaque française sur le flanc des panzers tient au fait que le général Guderian fonce audacieusement avec ses chars et ses divisions d'infanterie motorisées en appliquant ses idées sans tenir compte des ordres de prudence de l'Etat-major allemand, qui voudrait lui faire marquer des pauses pour attendre le gros de l'infanterie à pied, qui avance péniblement, loin derrière. Les ordres d'arrêt du haut commandement allemand sont tout bonnement ignorés délibérément par Guderian, qui désobéit et table sur la vitesse pour vaincre. Il y a eu quelques jours de vrai affolement pour Hitler et les généraux allemands de l'état-major de l'Armée...

33- Ultime occasion ratée : « L'étrange » décision de ne pas se replier en Afrique du nord transforme la défaite en désastre

331- Une retraite vers la Loire sans but et sans plan

Weygand n'a rien prévu pour la suite de la campagne. Ni une ultime résistance vers le Jura, ni de réduit breton, ni le plus évident, le repli en Afrique du nord. La retraite se fait donc sans objectif, ce qui est très démoralisant. A la mi-juin les troupes et leurs chefs sont complètement à bout.

Remarque : Les gouvernements de Belgique, des Pays-Bas et du Luxembourg se sont tous repliés à Londres, en territoire ami mais étranger. Or l'Afrique du nord c'était la France.

- La Flotte et l'Aviation (on a davantage d'avions français en ligne fin juin que début mai car la production industrielle a été bonne!) sont intactes, on peut ramener sans leurs armes lourdes quelques centaines de milliers d'hommes de l'Armée de terre en Afrique du nord, à partir des ports de la Méditerranée et de Bordeaux, Brest. Les arsenaux US nous sont acquis, et d'ailleurs des cargos US chargés d'armes à destination de la France seront déroutés vers la Grande Bretagne, alors qu'ils auraient pu accoster au Maroc. Hitler qui n'a pas réussi à traverser la Manche pour envahir l'Angleterre aurait-il réussi à traverser la Méditerranée pour occuper l'Afrique du nord française malgré les flottes françaises et britanniques ? Quant à Franco on le voit mal autoriser le passage des troupes allemandes vers Gibraltar la France ayant continué le combat, alors qu'il l'a refusé après que notre pays ait signé l'armistice. On pouvait rebâtir une Armée de terre d'1 million d'hommes en 1 an à l'abri du fossé méditerranéen (en 1943-44 on a refait une Armée de terre de 400 000 hommes à partir des seules ressources humaines de l'Empire français).

332- Une décision due aux divisions politiques de l'avant-guerre ?

L'affaire se joue à Bordeaux, où le gouvernement Reynaud s'est réfugié, en deux réunions, les 15 et 16 juin 1940, en présence de Pétain, membre du gouvernement Reynaud et du généralissime Weygand.

- Reynaud n'ose pas s'imposer. Pourtant il a prévu le repli du gouvernement en Afrique du nord, tandis que l'Armée de France capitulerait par ordre, selon les précédents norvégien, hollandais et belge. Pétain (souterrainement) et Weygand (ouvertement et violemment) s'opposent à cette solution lors de la réunion de Bordeaux des 15 et 16 juin. Ils veulent un armistice qui engage le gouvernement et le pays tout entier. Finalement, Paul Reynaud, pourtant appuyé par certains de ses collègues, craque psychologiquement et renonce au projet de repli en Afrique du nord. Il cède la place à un ministère Pétain. Alors qu'il pouvait insister et former un nouveau ministère.

- Weygand ne veut pas d'une capitulation car, il l'a déclaré par la suite, « il refuse de souiller nos drapeaux d'une tache ineffaçable et (...) une solution qui eût livré à l'ennemi la France entière à merci et eût entraîné, à bref délai, l'occupation par lui de l'Afrique, hors d'état de se défendre et d'être soutenue du dehors ». En fait il hait les politiques de la III^e République et les estime non sans raison d'ailleurs responsables au moins en partie du désastre. Il ne veut pas que l'Armée seule porte le chapeau de la défaite.

- Pétain est un pessimiste foncier qui croit que l'Allemagne a définitivement gagné la guerre. Il tient lui aussi en piètre estime la classe politique. Et puis l'attrait du pouvoir, dans le rôle de sauveur...

- Une décision lourde de conséquences pour l'avenir : prestige international ruiné, guerre civile haineuse entre Français vichyssois et gaullistes, collaboration avec l'Allemagne, complexe d'infériorité, pessimisme et propension à l'auto-flagellation des Français jusqu'à aujourd'hui. Exemple : Depuis la mort de de Gaulle, on étudie beaucoup Vichy et peu la France libre...

Finalement, les occasions n'ont pas manqué : en Sarre d'abord, qui avec d'autres chefs auraient pu être saisies. Puis l'absence de contre-attaque sur le flanc des panzers s'explique par la croyance têtue en la vertu défensive du front continu qui fait négliger les réserves stratégiques. Elle s'explique aussi par des méthodes d'action lentes et dépassées et puis par la malchance qui accable souvent les mauvais généraux. Enfin le non-repli en Afrique du nord est dû à la faiblesse morale des dirigeants, notamment Reynaud. Un Churchill à la place aurait limogé Weygand, laissé Pétain à son ambassade de Madrid et donné ses ordres...

Conclusion

Montesquieu, dans *Grandeur et décadence des Romains*, écrivait : « Si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un Etat, il y avait une cause générale qui faisait que cet Etat devait périr par une seule bataille. » La cause générale du désastre de 1940 réside dans le fait que la France des années trente n'est plus du tout celle de 1914, qui était confiante, enthousiaste, rassemblée dans « l'Union sacrée » et prête militairement. Et qu'elle a en face d'elle une Allemagne puissante et unie, qui s'est dotée d'un outil militaire révolutionnaire.

La France est mal remise physiquement et mentalement de la formidable saignée qu'elle a subie en 14-18. Elle est minée par ses problèmes sociaux, divisée par des haines politiques profondes à fondement idéologique. Pourtant, la troupe et ses cadres se battent et meurent en grand nombre en ces sombres jours de mai et juin 40, mais leur valeur est gaspillée inutilement dans une forme de guerre dépassée face à un adversaire qui a choisi la modernité technologique et prend tous les risques. La France est préparée au conflit trop tardivement par des gouvernements en permanent état de survie politique et sans vision à long terme, qui sont incapables de garder un allié continental et ratent les occasions faciles et peu coûteuses d'arrêter Hitler en 1936 et en 1938. Finalement, le gouvernement Reynaud ajoute la honte à la défaite en baissant les bras au moment de continuer la lutte en Afrique du nord.

« A la guerre, un grand désastre désigne toujours un grand coupable », disait Napoléon. En 1940 l'Armée française est dirigée par un haut commandement militaire conservateur et borné sur ses certitudes, qui est en tous points semblable par son inertie et son aveuglement aux gouvernements qui l'ont choisi, et qui accumule les fautes : il omet d'attaquer puissamment en Sarre en septembre 1939, commet l'erreur fatale de lancer son aile gauche à l'aventure en Hollande, surcharge de troupes la ligne Maginot qui est sensée économiser les effectifs, présente à l'ennemi un centre faible, et pire que tout, il gaspille ses réserves stratégiques dès les quatre premiers jours de l'offensive allemande et rate ainsi la dernière occasion que le plan aventureux de Hitler lui offrait : contre-attaquer les flancs exposés des panzers au nord de la Somme. Tout était encore possible le 10 mai et les jours suivants, en dépit des erreurs dans la préparation de la guerre. La défaite militaire n'était en rien fatale et elle fut en dernière analyse la conséquence des mauvais choix du haut commandement sur le terrain, qui face à la surprise stratégique de la percée des Ardennes puis de son exploitation tambour battant par Guderian, n'a pas su se ménager les réserves suffisantes pour parer ce coup imprévu. Le grand théoricien des blindés et historien militaire britannique Liddel Hart a écrit au sujet de la victoire de la Wehrmacht en 1940 : « Les résultats éclatants remportés (...) ont fait oublier (...) la marge étroite par laquelle ce succès fut atteint. » Les historiens allemands sont sur la même ligne, et notamment Karl-Heinz Frieser, (auteur de l'ouvrage *Le mythe de la guerre-éclair, La campagne de l'Ouest de 1940*), qui a usé d'une image pour décrire l'armée de terre de Hitler en 1940 : « L'armée allemande ressemblait à une lance avec une pointe d'acier trempé, dont le manche, en bois, paraissait d'autant plus pourri qu'il était long [...] Pourtant cette pointe d'acier porta un coup mortel aux Alliés. » Ces affirmations confirment la fausseté de l'impression d'inexorabilité qui se dégage après coup de ces événements, impression qu'un public français mal informé éprouve le plus souvent, et que cette étude a essayé de balayer.

Joël Cambre

Carte tirée du West Point atlas :

